



SERPENTS, PARAN & CHORiZO

JULIAN GOUX

Julian Goux

Serpents, parano & chorizo

© Julian Goux, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0416-5

Couverture : Jonas Champoiral

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la jeunesse et son ivresse.

CHAPITRE 1

Sam

— Ne jetez pas vos reptiles de compagnie dans vos toilettes. Si vous souhaitez les abandonner, contactez votre animalerie la plus proche. Néanmoins, il serait préférable que vous les gardiez.

CLICK.

— C'est quoi, ma chérie ?

— C'est le nouveau téléphone Sania. Avec Sania ! Tu peux désormais dormir tranquille. Toutes tes données sont protégées. Alors, toujours envie de te faire traquer ?

CLICK.

— Arrête, Philippe ! Pose tout de suite ce flingue ! C'est un moine !

C'est le cul de Marta qui zappe les chaînes de la télévision depuis maintenant quinze minutes. Mes yeux rouges se contentent de fixer l'écran.

J'ai envie de chier...

Je me lèverais bien si je ne faisais pas qu'un avec le canapé. Nous ne sommes plus qu'une seule et même entité. Un être difforme, imbibé de whisky-coca et tacheté de matières grasses. Ma paralysie s'est généralisée depuis que mon alcoolémie s'approche des trois grammes.

Est-ce que mes membres fonctionnent ? Il n'y a qu'un moyen de le découvrir. Je décolle mon corps du cuir et titube à travers la foule. Ces connes de jambes me lâchent. Ma tête s'éclate contre le carrelage. Ça fait mal. J'aurais préféré tomber juste à côté, sur la douceur de mon tapis, mais il me nargue, à quelques centimètres de moi. Joe dort dessus. Il a l'air paisible. Heureusement que je ne l'ai pas réveillé, il aurait vu rouge.

J'essaie de battre la gravité, mais je reste à plat ventre sur une vieille flaque de bière. Mes jambes sont inertes. Traitresses... Après tout ce temps qu'on a passé ensemble. Ce ne sont plus que deux Ficellos fondus au soleil. Peut-être que

mélanger punch, weed et cette pilule de MDMA n'était pas ma meilleure idée.

Allez, courage. Je ne vais pas me chier dessus. Je ne suis pas mon grand-père.

Petit à petit, mon corps reprend vie comme le monstre de Frankenstein. Le sol s'éloigne et devient minuscule. Personne n'a remarqué ma chute ridicule. Parfait. Je slalome dans la masse humaine. Il y en a du monde ! C'est moi qui les ai invités ?

Je tourne en rond, cherche les toilettes, mais rien. Elles sont camouflées par l'épais brouillard qui règne dans la pièce. J'ai bien fait d'enlever mon détecteur de fumée... Je longe les murs. Où sont-elles ? On me les a volées ? Elles ont disparu, volatilisées, effacées du plan de l'existence. Ah non ! Fausse alerte. Mes précieuses toilettes se dessinent au bout du couloir. Enfin ! Je rêve de ce moment depuis une éternité. À moi le Graal. C'est le plus beau jour de ma vie. Je tire la poignée : la porte ne s'ouvre pas. Pourquoi ne s'ouvre-t-elle pas ?

— J'ai vraiment envie de chier !

Ma phrase sort plus fort que prévu.

Il fallait que ce soit occupé. Je fixe le pan de la porte. Ma tête se pose contre le bois. J'en profite pour faire une sieste... mais des mains me tirent par l'épaule.

— Eh, fais la queue comme tout le monde ! Tu t'es cru où ?

Je me suis cru chez moi, mais forcé de constater que l'homme peu courtois a raison. Je viens de griller une file d'attente plus longue que mon couloir. Elle s'étire jusque dans la cuisine. À en juger par les personnes assises, presque endormies, mon tour n'est pas pour tout de suite. Mes confrères aux besoins pressants avancent plusieurs théories : les usagers de mes toilettes se sont assoupis. D'autres affirment qu'ils font l'amour, et certains disent même qu'ils se sont échappés par les W.C. Ils explorent un nouveau monde. La chance.

Je ne peux pas faire la queue. Trop long. Plan B. Je me dirige en dehors de mon appartement. J'irai faire la grosse commission dans la nature, comme dans le bon vieux temps. Pas besoin de toilettes quand on habite dans une résidence munie d'une superbe pelouse.

J'arrive dans le couloir.

Mes oreilles profitent enfin du silence relatif.

Je titube, mais je cours. En raison de mon altération physique, je choisis l'ascenseur. Les escaliers sont trop risqués avec mes jambes. Après une longue bataille contre les boutons, je trouve celui qui indique le rez-de-chaussée. Les étages défilent : cinq, quatre, trois, deux, un, zéro. Je traverse le hall à une

vitesse folle jusqu'à sortir du bâtiment.

Il gèle. Je me rends compte de ma tenue minimaliste : un simple peignoir rose. En dessous, un T-shirt, un short et des chaussettes-claquettes me protègent des -2°. Je pensais que la boisson allait me réchauffer, mais il n'en est rien. Il fait un froid de canard et aucun canard ne se profile à l'horizon.

Il faut faire vite. Pas le temps d'atteindre la pelouse. Je me glisse entre deux voitures, au niveau du parking. J'ai trop envie. Mon lieu de délivrance se trouve entre une Clio 4 et un Scénic familial. Je m'accroupis et force sur mon sphincter. D'ici, la musique s'entend toujours. Elle résonne dans tout l'immeuble. Je lève les yeux. Mon regard passe d'une fenêtre à l'autre. Beaucoup de volets sont clos. Ceux de mon voisin du haut, au contraire, sont grands ouverts. Le type est immobile face au vide. Il n'est pas très frileux. À sa place, je les aurais fermés.

Allez, concentre-toi. Je force. Je force, mais rien ne vient. Pourquoi rien ne vient ? Je vais perdre mes doigts, mes orteils et même mon cul si ça continue. Je vais mourir ici, entre deux bagnoles. Tout ça parce que je n'arrive pas à chier. Je sens déjà ma merde se solidifier. Elle devient un petit glaçon dans mon anus.

Oh ! Attends... Je sens que ça vient.

J'entends un gros BOUM.

Une tonne de liquide chaud se répand sur moi.

Je saigne.

Je suis couvert de sang.

Les vitres de la Clio viennent de se briser.

Un type gît sur le toit.

Putain, putain, putain.

— Monsieur, vous êtes en vie, vous êtes en vie ?

Bien sûr que non, il est mort. Pas besoin d'un médecin. Du pare-brise à mon peignoir, sa cervelle décore les lieux. Le toit a adopté la forme de son corps.

Je recule lentement. J'ignorais que des hommes tombaient du ciel. Il a déjà plu des poissons, oui, mais des hommes, jamais. Je me rapproche de son visage. Enfin... de ce qu'il en reste. C'est mon voisin du haut, M. Fouque. Celui qui se plaignait tout le temps du bruit, le genre à coller un sticker « Gaïa nous protégera » sur sa boîte aux lettres. Il n'est pas tombé du ciel. Il s'est suicidé. Je n'arrive pas à détacher mes yeux de sa dépouille. Dans sa main, il tient une lettre. Je m'en saisis et déplie le papier taché de sang. Tous les mots dansent au

rythme de mon cœur. Je me concentre, mais des bruits de pas s'approchent.

Deux silhouettes marchent dans ma direction. Leurs costumes et leurs lunettes de soleil me rappellent *Men in Black*. Est-ce que c'était un extraterrestre ? Impossible. Son sang est rouge comme un coulis de framboise, rien à voir avec du sang d'alien.

À toute vitesse, je me réfugie sous la Clio. Un morceau de verre s'enfonce dans mon petit doigt.

— Aïe !

Pourvu qu'ils ne m'aient pas entendu. Putain, pourquoi je me suis caché ? Ils vont croire que je l'ai tué, poussé au suicide même ! Je suis un meurtrier. J'ai la lettre dans la main. J'essaie de la lire, mais clairement, dans la nuit et sous une voiture, on n'y voit pas grand-chose.

Les pas se rapprochent. Leurs pompes s'arrêtent à quelques centimètres de ma tête, des chaussures cirées, impeccables. L'un d'eux parle :

— Il ne nous échappera pas.

Puis plus rien pendant quelques secondes, suivies d'un :

— Bien.

Un des types tire le cadavre du toit. Son corps percute le sol comme une crêpe bretonne. Je sursaute de frayeur. Ma tête se cogne contre le châssis.

— Il y a quelqu'un ?

Quel con ! Je suis grillé. Je ne dis rien. Je les entends tourner autour de la voiture. Ils me cherchent. Ma respiration s'approche du néant. Le mec mort me fixe et moi, ce sont les chaussures cirées que je fixe. Ce sont des J. M. Weston. Si je bossais, il me faudrait deux mois de salaire pour m'en offrir une paire.

J'attends ce qui me semble être une éternité. Le mec super bizarre se met à tirer le mec super mort, puis les deux disparaissent dans la pénombre. Je suis sauvé !

Je me faufile hors de la voiture. Je fonce vers mon appartement. Chacun de mes pas laisse une traînée de boue. Mon peignoir est rouge de sang et mes mains noires de terre. L'ascenseur met une éternité à descendre et une de plus à remonter. Une fois chez moi, la même file d'attente patiente devant les toilettes. J'enjambe Joe, endormi sur le tapis, et je me rassois sur le canapé. Le cul de Marta s'est arrêté sur une émission style Top Chef version mexicaine.

Je ressors la lettre de ma poche et m'empresse de la lire.

M. Fouque,

Si vous lisez cette lettre avant eux, c'est que je ne suis plus. Les médias sont corrompus ainsi que la police et le gouvernement.

J'ai enfin mis leurs plans à jour, mais ils feront tout pour me faire taire. Il faut à tout prix les arrêter. Ils ont tout fait pour me décrédibiliser et ils feront de même avec vous.

Bon courage, cher ami.

Ne parlez à aucun serpent, aucun reptile, et n'utilisez aucun téléphone ou ordinateur possédant une webcam. Chaque signe est important !

Signé,

Les serpents rouges attaquent ardemment certains dogmes.

Je relis trois fois pour comprendre. La fête bat toujours son plein. Il reste du punch dans le saladier et de la weed dans les pochons. Un bruit surpasse celui de la musique : on toque à la porte.

BAM BAM BAM.

Le dernier BAM me glace le sang. En regardant par l'œillet, je vois les deux mêmes types qui se sont emparés du corps sur le parking.

Je n'aurai pas le temps d'aller aux toilettes.

Angie

Les murs se tordent, déformés par mes larmes. Mes joues sont noires de mascara. Je vois mon reflet dans l'eau de la cuvette. Ce n'est pas ma meilleure mine. Je fais pitié, adossée à la lunette des toilettes, à genoux dans une flaque. Pourvu que ce soit de l'eau.

On n'arrête pas de toquer. Pitié, laissez-moi tranquille. Cassez-vous ! Je n'ai pas droit à un peu d'intimité ? J'espère que ça ne fait pas trop longtemps que je suis ici. J'ai perdu la notion du temps à force de lire tous ces tags. J'observe cette fresque devant moi : chaque carreau blanc est couvert de dessins, de symboles et de citations esquissés à l'aide d'un simple marqueur noir.

ACAB.

The place to be.

Attention aux serpents.

Marta, la grosse pute.

Juste à côté se trouve son numéro. Au-dessus, une piètre esquisse de pénis occupe toute la place. Si j'avais un feutre, j'aurais dessiné un vagin pour changer. Enfin... Si j'étais capable de me lever.

Au lieu de ça, mon regard retombe sur cette eau dégueulasse, où mon reflet me nargue juste à côté d'une trace de pneu. Je vais m'endormir ici si je ne parviens pas à gerber. Mon nez s'est déjà acclimaté à l'odeur de pisse qui règne dans la pièce. J'ai fait le plus difficile.

On n'arrête pas de toquer à la porte. Ça tape, ça tape. Merde quoi, je ne peux pas mourir en paix ? Des voix étouffées me parviennent de l'autre côté :

— *J'ai vraiment envie de chier !*

Chacun ses problèmes. Moi, je veux rentrer chez moi. J'ignore pourquoi je suis venue. Dès qu'on m'invite, je dis non. Je déteste ces fêtes. Toujours les mêmes. On ne se parle même pas, trop occupés à boire et à se défoncer. Ça me donne envie de vomir : la preuve. Mais on insiste, on insiste, on insiste et je finis par répondre oui. Alors adieu soirée Netflix. Adieu mon petit thé pomme-cannelle et bonjour grosse gueule de bois, bad trip et crise de larmes.

Tout craint. La musique est nulle. Même calfeutrée dans la salle de bain, elle pollue l'air. Cet appart frôle le grotesque. Ce n'est pas légal que ces connards d'agents immobiliers aient réussi à le louer. Et encore moins légal : Sam y